

L'ESPACE MIGRATOIRE DES MAHAFALE FACTEUR DE COHESION ET DE DEVELOPPEMENT

Jean-Michel HOERNER



N'y aurait-il pas, paradoxalement sans doute, une certaine opposition au sein du tiers monde entre des régions très peuplées, relativement bien mises en valeur mais sans aucune dynamique de développement, et des régions sous-peuplées, subarides, pauvres en ressources mais animées de mouvements économiquement porteurs ?* Il ne s'agit pas de faire du "déterminisme inversé", voire de retomber dans un débat dépassé qui faisait dire à Pierre Gourou, par exemple, que "s'il était possible, en certains cas particuliers et bien délimités, de préciser l'*hostilité* des milieux physiques, les aspects *favorables* de ceux-ci étaient moins aisés à fixer"¹.

Tout d'abord, au centre des espaces dits défavorisés, tels que le sud-ouest de Madagascar, il existe au moins une grande ville. Tuléar, avec plus de 100 000 habitants en 1987, représente 80 % de la population régionale et plus de 15 % de la population du Sud-Ouest. Or cette polarisation urbaine, même en trompe-l'oeil, doit être prise en considération dans le sens défini par Ela pour l'Afrique : "La ville surgit ici parmi les groupes humains à effectifs réduits affectés par les conditions climatiques qui rendent la vie difficile, tandis que l'économie est marquée par l'agriculture et l'élevage"².

D'autre part, on est obligé de reconnaître avec Rétaillé, qui retient quant à lui l'exemple du Koutous dans le Niger oriental, que la "région naturelle" qui n'est "pas une donnée géographique fixe", peut "évoluer

*Communication présentée au séminaire de l'U.E.R. d'Histoire de l'Université d'Antananarivo, Bena-andratra, juin 1988.

¹ P. Gourou, *Leçons de géographie tropicale*, Paris, Mouton, 1971. Les mots soulignés le sont par nous.

² J.M. Ela, *La ville en Afrique noire*, Paris, Karthala, 1983.

avec les transformations de la vision de l'espace et de la maîtrise du milieu des groupes humains". Cet auteur lui oppose alors la "région fonctionnelle"³.

Je voudrais élargir la nouvelle dimension évoquée par Rétaille et montrer que dans les conditions définies du sud-ouest de Madagascar, un vaste espace vide d'hommes et économiquement sous-développés, peut devenir un facteur de développement après avoir été celui d'une certaine cohésion sociale. Cet espace qui s'appuie sur le centre urbain de Tuléar, caractérisé par une croissance démographique exceptionnelle de 8 % par an, s'identifie au champ migratoire des Mahafale.

Des centres urbains aux tombeaux

Par cet intitulé plutôt contradictoire j'évoque en fait deux structurations idéologiques de l'espace étudié ; l'occupation coloniale ancienne et l'appropriation mahafale actuelle.

A partir du début du siècle, les Français ont installé, sur de grands axes de pénétration, des postes militaires et administratifs. Outre Tuléar, qui a rapidement fait figure de pseudo-capitale, je citerai Ampanihy, Ejeda, Betioky dans le Mahafale, Sakaraha et Befandriana-Sud dans le Masikoro, Ankazoabo dans l'Ibara. J'omets volontairement des centres plus petits, tels que Tongobory et Ankililaoka par exemple. En fait, très peu de postes, avec le temps, ont accédé au stade de centres urbains si tant est que l'on puisse considérer certains d'entre eux comme tels. En effet, quantitativement et qualitativement, Ampanihy ou Betioky qui apparaissent comme les plus significatifs, ne sont que des gros villages dotés de quelques fonctions politico-administratives. Faute d'équipements et privés de toute activité industrielle, ces centres semi-urbains ont difficilement maintenu les quelques privilèges commerciaux hérités de la colonisation. Certes, les explications économiques ne manquent pas. Ainsi, les infrastructures sont restées dérisoires et parmi elles, le réseau routier, avec, entre tous ces centres, des pistes de plus en plus dégradées et des temps de liaison de plus en plus longs. On peut aussi évoquer la chute de la production agricole un peu partout et le faible niveau de vie en général, qui détermine une consommation très réduite des produits autres qu'alimentaires. Cependant, je me suis toujours demandé s'il n'y avait pas une explication bien meilleure, d'ordre idéologique. En effet, ces centres semi-urbains, de quelques milliers d'habitants seulement, correspondent-ils vraiment aux

³ P. Rétaille, "La mise en place d'une région en Afrique sahélienne autour du Koutous (Niger oriental)", *Le développement rural en question*, Paris, ORSTOM, 1984, p. 181-204.

motivations des sociétés régionales qui sont restées très traditionnelles ? L'exode rural qui, en théorie, devrait contribuer à les peupler, ne peut se définir uniquement à partir des facteurs répulsifs. Si tel est le cas, les villes ne sont pas totalement investies.

A Ampanihy, le marché hebdomadaire du samedi qui rassemble des populations venant des quatre coins du *fivondronana*⁴, au sein donc d'un espace de plusieurs milliers de km², est assimilé à un simple "marché périphérique". Comme l'écrit Sabelli, lorsqu'il évoque des exemples africains, "la négociation économique n'est que l'aspect apparent d'un rapport politique au sein duquel le prestige des uns s'oppose au calcul des autres"⁵. La ville n'est ici qu'un prétexte, elle ne s'impose pas définitivement aux ruraux, ce qui confirmerait, entre autres, son "étrangeté" dans le paysage social traditionnel, d'où le qualificatif de *tanam-bazaha*, c'est-à-dire "la ville des blancs européens", que les populations locales lui donnent.

Face à l'absence de polarisation urbaine que l'on considère souvent comme le symbole moderne de l'appropriation de l'espace — Juillard évoque "l'action coordinatrice d'un centre"⁶ —, le "critère de cohésion", pour reprendre une autre expression de Juillard, utilisée elle-aussi pour définir "l'unité régionale" à partir d'un centre, pourrait se résumer alors à l'édification des tombeaux, *valavato*, qui traduisent l'appropriation structurée des lignages. Certes, il semblerait, à première vue que l'on oppose une organisation économique, celle des villes, à une structuration sociologique. Pourtant, on peut bien préférer des critères idéologiques pour circonscrire l'espace et considérer alors que l'évolution de l'appropriation clanique en occupation lignagère plus anarchique, supplée les carences d'une organisation moderne issue des fonctions politiques, administratives et économiques des centres urbains.

Schématisons : sous la poussée démographique, à la limite de la rupture population/ressources dans les espaces régionaux les plus arides (la plaine côtière mahafale surtout), les clans semblent implorer ; leurs centres religieux, facteurs de cohésion, les *hazomanga*, s'écroulent en partie ; or, justement, pour retrouver une certaine cohésion sociale structurante, les Mahafale reconstituent des entités lignagères autour des notables — ou ceux qu'ils considèrent comme tels — défunts.

⁴ Le *fivondronana* d'Ampanihy correspond à son ex-district ou à son ex-sous-préfecture.

⁵ F. Sabelli, "Les marchés ruraux d'Afrique noire", *Universals*, 1985, Paris, *Encyclopaedia Universalis*, p.139-144.

⁶ E. Juillard, *La "région", contributions à une géographie générale des espaces régionaux*, Paris, Ophrys, 1974.

Ce schéma se concrétise dans l'édification de tombeaux individuels luxueux qui déterminent donc une nouvelle appropriation de l'espace, c'est-à-dire la redéfinition des territoires sans lesquels les Mahafale ont du mal à s'identifier ; rappel de la territorialisation clanique dans la plaine côtière *tanalana*⁷.

C'est en définitive cette organisation de l'espace, issue d'une revitalisation de l'idéologie traditionnelle, que l'on oppose à une idéologie moderne très affaiblie, véhiculée par des centres urbains déliquescents. Ceux-ci, y compris Tuléar, ne sont plus que le lieu de l'exacerbation d'activités spéculatives inscrites dans l'héritage économique.

La complexité des spéculations traditionnelles des Mahafale

L'économie de pénurie qui a caractérisé le sud-ouest de Madagascar — et tout Madagascar — pendant plus de dix ans (fin des années 70 - début des années 80), a entraîné, entre autres, la revalorisation des produits agricoles vivriers tels que le manioc ou le maïs, nullement dépendants dans leur cycle cultural d'intrants modernes. Bien sûr, elle a également favorisé les spéculations de tout ordre et donc, paradoxalement, initié les populations au jeu subtil d'une économie de marché très "boursicotière". Je m'explique : l'extrême variation du prix de tel PPN, produit de première nécessité, d'une semaine à l'autre, d'un endroit à un autre, a éveillé l'esprit spéculatif, voire l'a affirmé. Or, le Mahafale qui — sans être un nomade — migre très facilement et sait évaluer, plus que tout autre, les aléas des activités agricoles (il court le risque de semer dès la première pluie dans l'attente d'autres pluies, sinon, il recommence ses semis, etc.), a trouvé dans la conjoncture économique un terrain favorable à son épanouissement. A tout le moins, il sait en profiter pour résoudre ses propres problèmes, d'autant plus que des facteurs écologiques, démographiques et sociaux ne lui laissent pas d'alternative.

Éleveur et agriculteur par tradition, il devient aussi commerçant. De tout temps, les Mahafale ont eu d'importants troupeaux de bovins, de caprins et d'ovins. Mais s'ils pratiquent l'échange, voire le troc, depuis des générations, ils n'essayent de rationaliser leur élevage que depuis quelques années. Il faut toutefois rappeler l'existence de la coopérative Mohair d'Ampanihy qui, contrairement à ce qui en est dit un peu trop vite, a connu une certaine extension jusque dans les années 70 grâce aux talents spéculatifs d'éleveurs mahafale ; la chèvre angora réputée *faly*

⁷ Cf. R. Battistini, *Géographie humaine de la plaine côtière mahafaly*, Paris, Cujas, 1964.

(tabou), a réellement proliféré jusqu'aux premiers détournements financiers de la coopérative, ce qui ne relevait pas de leur responsabilité. Ainsi, depuis moins d'une décennie, les Mahafale deviennent de redoutables maquignons, spéculant sur les variations de prix des bovins et surtout des caprins, du Nord-Masikoro jusqu'au Sud-Mahafale. Ils savent que 4 à 5 chèvres valent un "coupé", *vositra*, et qu'avec 5 chèvres, on peut en obtenir 25 en un an par la reproduction naturelle. Je pense même que contrairement à bien des préjugés, des Mahafale ont vendu volontiers de gros *vositra* de 400 kg au prix maximum de 400 Fmg/kg poids vif en 1986-87 à la MIPROMA, société exportatrice de zébus sur pied⁸. Ces éleveurs, très attachés à leurs plus beaux boeufs, s'en seraient séparés uniquement pour bénéficier de prix de vente particulièrement élevés, soutenus par une forte demande.

Si les Mahafale ont assez peu participé au "boom" cotonnier de 1982 à 1986 et, faute de rizières (à l'exception toutefois de la basse vallée de l'Onilahy), ne peuvent vraiment profiter du petit "boom" rizicole actuel, ils tirent cependant le maximum des deux cultures vivrières traditionnelles du manioc et du maïs. De même qu'ils monopolisent pratiquement le ravitaillement de Tuléar en bois et charbon de bois, bien que la commercialisation de ces produits leur échappe parfois.

C'est cependant dans le domaine commercial que les Mahafale ont le plus investi ces dernières années. On ne reviendra pas sur l'importance des maquignons mahafale ; ils ont su profiter au maximum des potentialités de leur région, réputée à l'abri des vols de boeufs et facilitant donc les recels parallèles au blanchiment des bêtes volées. Les Mahafale savent également vendre leurs produits agricoles et annexes, comme on a pu le voir. Mais ils participent enfin, de plus en plus, à la redistribution des produits de consommation courante et ouvrent, çà et là, des épiceries.

Je pense que l'on n'insistera jamais assez sur les remarquables facultés d'adaptation du Mahafale et surtout, sur la diversité de ses activités. Ainsi, traditionnellement, dans ses champs clôturés, *vala*, il cultive toutes sortes de produits : outre les céréales, dont le sorgho *ampemba* et le manioc, on ne compte plus les variétés de cucurbitacées et de légumineuses. Le Mahafale est aussi un artisan exceptionnel ; il sait travailler le bois et les tisserandes ou couturières d'Ampanihy ont une réputation qui dépasse leur région. Ces capacités remarquables sont probablement liées essentiellement à la très forte cohésion sociale des

⁸ La MIPROMA, ou Minerais et Produits de Madagascar, est une société malgache qui, en 1986 et 1987, a exporté des zébus sur pieds vers l'Arabie Saoudite à partir du port de Tuléar

groupes mahafale, qui a permis l'élaboration d'une culture originale. On comprend alors leur crainte, de voir disparaître cette cohésion qu'ils cherchent par tous les moyens, à maintenir. Dans une communication, en juin 1988⁹, j'ai montré que les migrations récentes du Mahafale vers le "triangle migratoire" de Tuléar et toutes les spéculations auxquelles ils se livrent, n'ont pour but que de dégager un surplus aussitôt converti en boeufs. Mais on peut se demander si ce souci logique de maintenir coûte que coûte une cohésion sociale ne pourrait pas aboutir, dans d'autres conditions, à une authentique démarche de développement. Le nouvel espace élargi investi par les Mahafale pourrait alors être déterminant.

L'articulation Tuléar/campagne et le dynamisme d'une société réputée archaïque

La maîtrise de l'espace semble à la base de "l'expansion lente"¹⁰ des Mahafale vers le nord et des nombreuses activités qu'ils développent dans un grand nombre de secteurs. Sans doute faut-il rappeler, au préalable, les articulations traditionnelles de l'espace mahafale d'origine.

G. Joelson a insisté sur la complémentarité de la plaine côtière, du plateau et de la péninsule mahafale ; il a néanmoins montré les faiblesses de cette articulation aujourd'hui dépassée, qui préfigurent bien l'évolution actuelle¹¹. Ainsi, traditionnellement, les plus fortes concentrations de population sont localisées dans la plaine côtière. Au début de la saison chaude, les jeunes des villages *tanalana* de la côte partent en transhumance vers l'intérieur, jusqu'aux pâturages graminéens et forestiers reconstitués de la péninsule, *fatrambe*, non seulement pour y faire paître leurs troupeaux mais aussi pour y pratiquer des cultures sur brûlis, *tetik'ala*, ou en champs clôturés, *vaha*. Lorsque les terres nouvellement occupées n'appartiennent pas au clan et constituent alors des pseudopodes de *toets'aombe* c'est-à-dire des extensions aux terrains de parcours claniques, tout un jeu subtil d'alliances inter-claniques est mis en place. Quant au plateau, peu mis en valeur, il ne sert pas uniquement de zone de passage, ses clairières sont utilisées soit comme maigre pâturage, soit pour des cultures qui mordent alors sur le bush.

⁹ J. M. Hoerner, "Le boeuf et la cohésion sociale chez les Mahafale au sein du "triangle migratoire" de Tuléar". Colloque sur le développement de l'élevage dans le sud-ouest de Madagascar, Tuléar, 1988.

¹⁰ G. Roy, *Etude sur les migrations internes de population à Madagascar*, Tananarive, ORSTOM-IRSM 1963.

¹¹ G. Joelson, "La trilogie complémentaire : plaine côtière, plateau et péninsule en pays mahafale". Colloque sur le développement de l'élevage dans le sud-ouest de Madagascar, 1988.

Bien avant les ruptures d'équilibre démographique liées autant à la dégradation écologique qu'à l'accroissement des populations, la construction de l'axe de la RN 10 dans la pénéplaine et le relatif dynamisme de ses centres remettent en cause l'organisation éprouvée de l'espace. De peur de perdre leurs terres saisonnièrement occupées dans le *fatrambe*, beaucoup de Mahafale transforment leur transhumance en migrations pseudo-définitives ; d'éleveurs avant tout, ils deviennent alors davantage agriculteurs et peuvent bloquer, à leur tour, la transhumance traditionnelle des populations côtières vers les terres que désormais ils cultivent. Eux-mêmes, d'ailleurs, n'hésitent pas à reprendre la transhumance à partir de leurs nouveaux villages, voire à envisager de nouvelles migrations parallèles. Evoquer un "front pionnier" serait peut-être exagéré mais la multitude des déplacements qui visent à de nouvelles appropriations, même s'ils demeurent très désordonnés, orientés souvent dans des directions divergentes, se rapprochent beaucoup d'une telle conception. On mentionnera l'occupation beaucoup plus nette de la pénéplaine orientale où le chevelu hydrographique permet une mise en valeur relativement intensive des petites dépressions : ce sont les *vavatane*, cultivées en maïs, manioc, canne à sucre, bananiers et riz (présence de migrants tanosy).

En fait, les cultures pratiquées par les populations qui mènent transhumer leurs troupeaux sont complémentaires de celles qui sont faites dans les *vala* de la plaine côtière. Les années les plus sèches elles pallient les déficits côtiers, de même que le troc de veaux *maota* contre des charrettes de maïs ou de manioc permet d'assurer la soudure. Mais la nouvelle vocation agricole des migrants sédentarisés dans la pénéplaine remet en cause cet équilibre, la pression démographique faisant le reste. Et, par conséquent, les Mahafale de la côte, voire de la pénéplaine, migrent vers le nord sous-occupé (le "triangle migratoire" constitué par la RN 7, la RN 10 et l'Onilahy), la ville de Tuléar ou le pays d'Ankazoabo. Une nouvelle articulation se met en place, fondée sur des déplacements plus fréquents et plus longs qui peuvent s'étendre sur près de 600 km.

Tel Mahafale installé dans le péri-urbain de Tuléar a, par exemple, des terres situées du côté de Vatolatsake (dépression de la Sakondry) où il produit du manioc et du maïs ; tel autre, installé sur la RN 7, fait du charbon de bois et gère un troupeau qui transhume, en saison sèche, dans le Bas-Onilahy ou le Bas-*Ampanihy* ; tel autre est maquignon, achète et vend des boeufs à Ampanihy, selon les lois du marché dépendantes de leur lieu, des différents foirails et de l'alternance des saisons ; tel autre, enfin, ouvre une épicerie dans l'arrière pays. Toutes ces activités diversifiées peuvent se combiner dans cet espace très large.

En tout cas, Tuléar semble le passage obligé, à tel point que pratiquement, un habitant de la ville sur deux est aujourd'hui Mahafale. Alors que la moitié vit du secteur primaire, 80 % d'entre eux ne résident pas une année de suite à Tuléar qui devient le centre essentiel de leurs activités spéculatives : commercialisation des produits agricoles, du bois, du charbon de bois, des bovins, des caprins, etc. Certes, les activités des Mahafale restent inscrites dans des circuits que l'on considère comme traditionnels, mais le troc, autrefois préféré dans les villages du *fatrambe* ou du plateau, laisse la place à des échanges monétaires. La circulation monétaire est effectivement loin d'être négligeable. On peut considérer, qu'en moyenne, un ménage mahafale résidant dans le "triangle migratoire", Tuléar compris, et se livrant aux activités spéculatives que l'on a évoquées, peut dégager un excédent monétaire annuel supérieur à 1,5 million Fmg. On pourrait donc imaginer que cette somme relativement élevée soit investie ailleurs que dans les circuits traditionnels. Il suffirait que l'on propose à ces Mahafale, un nouveau support idéologique, intégrant davantage les valeurs modernes. Ce n'est pas simple, bien sûr, mais c'est concevable.

Dans cette nouvelle donne, le souci du Mahafale ne serait plus de veiller uniquement au maintien d'une organisation sociale certes rassurante mais trop passéiste. De la survie culturelle, qu'il assimile sans doute un peu trop à la survie matérielle, il parviendrait peut-être à construire une société fondée sur l'entreprise et l'épanouissement individuels. Et je souhaiterais que d'autres que moi, des Mahafale par exemple, conçoivent eux-mêmes ces nouvelles voies de développement.

* *

L'articulation traditionnelle de l'espace mahafale semble donc totalement dépassée. Le nouveau champ migratoire des Mahafale, qui va du Menarandra au sud jusqu'au Mangoky au nord, et s'identifie pratiquement à l'ensemble du Sud-Ouest malgache, définit une nouvelle articulation de leur occupation du sol. Pourtant, Tuléar qui sert d'appui obligé à la nouvelle construction de leur "espace fonctionnel", n'aurait aucune influence moderne sur les Mahafale qui restent seulement préoccupés de perpétuer l'ordre, considéré comme immuable, de leur société. Cet apparent paradoxe s'explique par la volonté de maintenir la cohésion sociale de leurs groupes, au risque d'établir des unités lignagères plus réduites. Mais on peut se demander si les importants surplus monétaires qu'ils obtiennent d'activités spéculatives nombreuses et variées ne pourraient pas être investis dans des secteurs plus productifs. Le nouvel "espace fonctionnel" des Mahafale le permettrait probablement, grâce notamment à leur capacité d'intégrer la ville de Tuléar dans leur champ migratoire. Dans de telles conditions, les chances d'un développement économique original ne sont nullement utopiques.

FAMINTINANA

Faritra fifindra-monina Mahafale Taratry ny fahamafisan'ny fatorana sy ny fandrosoana

Misy toe-javatra mifanohitra hita matetika any amin'ny tany andalam-pandrosoana dia ny fisian'ny faritra be mponina, tena voajary kanefa tsy misy ny fihotra mety hitarika fandrosoana. Mifanohitra amin'izany dia misy kosa faritra vitsy mponina, mahantra, kanefa mihoitra fatratra. Izany dia hita ohatra, any amin'ny faritany mahafale ; tsy mba ny fisian'ny tanan-dehibe no mandrafitra ny faritra, fa ny fahamatoran'ireo tarika (lignages) izay toa nahazo aina vao ankehitriny.

Hatrizay dia mpamboly sy mpiompy no nahafantarana ny Mahafale ankehitriny kosa dia misy ny manao asan-tanana na varotra. Ny fomba izay nahazatra azy hatrizay dia ny famadihana ny tombom-barotra ho onby, kanefa kosa ny ambim-bava ara-bola izay betsaka tokoa, dia mety ho azo hampiasaina any amin'ny sokajin'asa mamokatra ka hitarika fandrosoana hafa eudrika.

SUMMARY

The migratory space of the Mahafale A cohesion and development factor

It is a paradox of the Third World that, to densely populated areas, developing but without any development dynamics, are opposed underpopulated areas, poor but dynamic. One of such cases is the Mahafale area, with a structure determined not by towns, but lineage cohesion currently revived.

Though the Mahafale were traditionally cattlemen and farmers, they became craftsmen and tradesmen. All their speculations, often quite shrewd, were only aimed at converting their cattle into profits so far. But their considerable monetary surplus could be invested into productive sectors and thus, further an original economic development.